

HENRI ROUSSEAU “LA CARRIOLE DU PÈRE JUNIET”

Valeur : 1,00 F

Couleurs : noir, bleu, vert, jaune,
bistre, gris

25 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce

par PHEULPIN

Format horizontal 36 × 48

(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 15 avril 1967 à l'Hôtel de Ville de Laval (Mayenne) ;

générale, le 17 avril 1967 dans les autres bureaux.

Henri Rousseau est né à Laval le 21 mai 1844. Troisième des quatre enfants — mais premier fils — d'un artisan ferblantier relativement aisé, il mène au lycée de sa ville natale des études assez peu brillantes qu'il interrompt d'ailleurs à la fin de 1863 en s'engageant pour sept ans dans l'armée. « Saxophone » dans la musique du 51^e Régiment d'infanterie, il connaît la vie de garnison durant quatre ans et demi puis, devenu soutien de famille par suite de la mort de son père, demande une mise en congé illimité qui lui est accordée le 15 juillet 1868.

Fixé à Paris, Rousseau se marie l'année suivante et cherche une situation : d'abord clerc chez un huissier, il obtient finalement le 8 décembre 1871, grâce à un oncle de sa femme, un emploi de commis ambulant de deuxième classe à l'Octroi de Paris.

Peu liant, ne se confiant à personne, Rousseau s'acquitte de ses nouvelles fonctions sans grand enthousiasme ; en outre, il subit sans broncher les farces de ses collègues et acquiert ainsi une réputation de naïf ou de « benêt » qui va le suivre durant le reste de sa vie sans que l'on puisse déterminer avec certitude si cette naïveté est vraie ou si elle n'est pas une attitude adoptée par un mystificateur. Quoi qu'il en soit — sagesse ou dissimulation —, le jeune gabelou s'accorde des tâches simples qu'on lui confie et profite des loisirs qu'elles lui laissent pour s'adonner au dessin et à la peinture. Autodidacte, encouragé à l'en croire par des peintres de métier tels Clément, Cabanel, Bouguereau, Gérôme et Bonnat, se livrant à ce qu'il appellera plus tard de « difficiles recherches », Rousseau prend contact avec la vie publique en 1885 lorsqu'il présente au salon des Champs-Élysées deux toiles : « Danse italienne » et « Couche de soleil », dont la première est crevée d'un coup de canif par un mécontent. Un tel accueil, auquel il ne s'attendait vraisemblablement pas, l'incite à rejoindre les peintres d'avant-garde : Signac, Odilon Redon, Seurat, âmes du tout jeune Salon des Indépendants qui ne comporte aucun jury et n'attribue nulle récompense. De tous ceux qui exposent à ce « Salon des refusés », Rousseau tient bientôt la vedette dans la mesure où l'on qualifie « d'extravagantes folies » ou de « bouffonnes productions » des toiles qui déroutent critiques et grand public, ne retenant l'attention que de rares esthètes, ou bien de peintres parmi lesquels Pissarro, Gauguin, Toulouse-Lautrec.

En ce qui le concerne, le « Douanier » fait front : depuis 1888, en effet, il est veuf, vit séparé de la seule fille survivante de ses sept

enfants, et menant une parfaite vie de bohème n'a plus guère de raison d'espérer que dans la peinture ; en dépit des rires et des sarcasmes qui saluent l'apparition de chaque nouvelle toile, il expose régulièrement au Salon des Indépendants jusqu'en 1899, produisant notamment : « Un soir de carnaval » (1886), « Moi-même, portrait-paysage » (1890), « La Guerre » (1894) et « La Bohémienne endormie » (1897). Retraité de l'Octroi depuis 1893, il se remarie en 1899, ouvre une boutique de papeterie où il expose en permanence ses œuvres afin de leur trouver d'éventuels acquéreurs et devient inspecteur pour la vente du journal *Le Petit Parisien* ; deux ans plus tard, il fait sa rentrée aux « Indépendants » avec « La mauvaise surprise », toile qui fera dire à Renoir : « C'est curieux comme ça repousse les gens, quand ils trouvent dans une peinture des qualités de peintre ! » Veuf de sa seconde épouse en 1903, Rousseau retourne à sa vie de bohème : s'intitulant « Professeur des cours philotechniques de la ville de Paris », il ouvre à son domicile une « académie de dessin et de peinture » et dispense également des cours de dictation ainsi que des leçons de solfège, de violon et de clarinette. Toujours à court d'argent, croyant — ou feignant de croire — aux fantômes et revenants, fréquentant des écrivains et des artistes comme Apollinaire, Max Jacob, Georges Duhamel, Braque, Picasso — celui-ci ira jusqu'à organiser un grand banquet-canular en l'honneur du Douanier — Rousseau est admis au Salon d'Automne où il expose notamment « Le lion ayant faim » en 1905, « Les joyeux farceurs » en 1906 et « La charmeuse de serpents » en 1907. Cette même année, sa naïveté — indéniable en la circonstance — lui vaut d'être complice d'une escroquerie et de passer quelques semaines à la prison de la Santé. Remis en liberté provisoire — il sera plus tard condamné à deux ans de prison avec sursis — Rousseau peint en 1908, d'après une photographie prise par la femme de son épicier, « La carrière du Père Juniet » dans laquelle il restitue avec fraîcheur et simplicité l'atmosphère particulière des dimanches en banlieue. « Le rêve de Yadwiga » (1910) sera la dernière grande œuvre du Douanier, emporté par la gangrène le 2 septembre. Personnage assez bizarre, ne livrant presque rien de sa vie intérieure, passant pour un esprit simple aux yeux des uns, pour un malin au contraire aux yeux des autres, souvent déconcertant par ses attitudes ou ses réactions, Rousseau fait maintenant l'unanimité sur un point, à savoir que sa peinture, pour étrange qu'elle soit souvent, est d'un véritable artiste et n'a pas été sans influencer l'évolution de l'art moderne.

Ministère des Postes et Télécommunications. — 1967. — N° 5.

